

Lucia CECCHET, *Poverty in Athenian Public Discourse :
From the Eve of the Peloponnesian War to the Rise of
Macedonia*

Étienne Helmer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosant/305>

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Presses universitaires du Septentrion

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 211-213

ISBN : 978-2-7574-1807-9

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Étienne Helmer, « Lucia CECCHET, *Poverty in Athenian Public Discourse : From the Eve of the Peloponnesian War to the Rise of Macedonia* », *Philosophie antique* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/305>



La revue *Philosophie antique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'article de Curd présente l'hypothèse que l'être de Mélissos puisse avoir un caractère divin. Cette lecture offre une approche intéressante de l'argumentation mélisséenne, mais, comme le remarque Mansfeld dans sa réponse, il y a peu d'éléments pour la défendre. Curd aurait sans doute gagné à prendre en considération quelques témoignages, comme celui de Diogène Laërce, qui traitent du rapport de Mélissos avec la divinité.

Pulpito soulève un débat stimulant avec Mansfeld sur le statut des exemples pris par Mélissos pour réfuter la validité de la perception : les deux auteurs sont d'accord sur le fait que Mélissos vise un public de savants, mais alors que Mansfeld suppose que les exemples qu'il prend se réfèrent à des explications scientifiques, Pulpito pense qu'ils renvoient plutôt à l'expérience commune. Certains exemples vont plutôt dans le sens de Pulpito, comme le chaud qui devient froid ou l'usure du fer, d'autres dans le sens de Mansfeld, en particulier la surprenante affirmation que la terre est engendrée à partir d'eau (le renvoi de Pulpito à la formation des stalagmites n'est guère convaincant). Nous pourrions suggérer qu'il n'apparaît pas nécessaire de trancher dans un sens ou dans l'autre : si l'on admet que le public de Mélissos est au fait des théories présocratiques, il est possible de lui présenter à la fois des exemples relevant de la perception directe et d'autres relevant de l'analyse indirecte.

L'insistance de Marcacci sur la forme contrefactuelle des arguments de Mélissos, rapidement mentionnée par Mansfeld, est bienvenue, ainsi que celle de Rossetti sur l'innovation du style mélisséen. À propos de ce dernier, nous partageons cependant la remarque de Mansfeld que Rossetti tend à aller trop loin dans l'influence qu'aurait eu le style proprement mélisséen.

En ce qui concerne enfin l'histoire de la réception, Di Girolamo essaye de montrer que le texte du *Théétète* de Platon traitant de l'éléatisme, à propos duquel Mansfeld avait remarqué avec justesse qu'il s'inspirait surtout de la doctrine mélisséenne, renvoie aussi à des éléments d'une théorie méréologique plus proprement parménidienne. Si ses remarques sur la présence d'une telle théorie dans d'autres passages de Platon sont très éclairantes, elles ne semblent pas s'appliquer de manière évidente au texte en question. Palmer, enfin, défend, comme il l'a fait dans d'autres études consacrées aux Éléates, l'idée que Platon et Aristote ont cherché à prendre des distances avec l'association sophiste entre Parménide et Mélissos ; ses analyses sont, comme toujours, très précises et pertinentes.

Pour conclure, cet ouvrage constituera sans doute un travail de référence pour les études mélisséennes. Il fait à la fois le bilan des recherches précédentes et donne un grand nombre d'éléments de réflexion pour l'interprétation de Mélissos. Sa forme dialectique est l'occasion de débats stimulants, dont on peut espérer qu'ils se prolongeront dans des travaux futurs.

Mathilde Brémond
Université Paris-Sorbonne

Lucia CECCHET, *Poverty in Athenian Public Discourse : From the Eve of the Peloponnesian War to the Rise of Macedonia*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2015 (Historia Einzelschriften, 239), 284 p., ISBN : 978-3-515-11160-7.

Depuis une dizaine d'années, plusieurs études ont renouvelé l'approche de la pauvreté dans l'Antiquité, comme celles d'E. Galbois et S. Rougier-Blanc (éd.), *La Pauvreté en Grèce ancienne : formes, représentations, enjeux* (Bordeaux, Ausonius, 2014), ou de M. Atkins et R. Osborne (éd.), *Poverty in the Roman World* (Cambridge UP, 2006). Mais quelle représentation la cité dans son ensemble se faisait-elle de ce phénomène ? Dans *Poverty in Athenian Public Discourse*, Lucia Cecchet se penche

sur l'imaginaire commun de la pauvreté dans les diverses formes du discours public à Athènes, entre 430 et 330 environ : poésie dramatique, plaidoiries, discours politiques. Le propos de l'auteure n'est pas de mesurer l'écart éventuel entre, d'un côté, des données historiques chiffrées ou objectives sur la pauvreté, par ailleurs très difficiles à obtenir, et, de l'autre, ces divers discours. Son objet est de montrer que l'importance du thème de la pauvreté dans les discours publics de cette époque révèle la structure sociale, économique et politique de la cité, ainsi que les tensions idéologiques qui la traversent.

Pour ce faire, Lucia Cecchet part de deux hypothèses. Tout d'abord, la façon qu'a une société de définir la pauvreté dépend du groupe de référence qui fournit les paramètres et les critères définissant pauvreté et richesse. À Athènes, ce groupe de référence est la classe aisée, dont les membres n'ont pas besoin de travailler pour vivre : ce ne sont pas des *penetai*. Ensuite, ce groupe ne fournit pas seulement un terme de référence permettant de mesurer ou de situer relativement richesse et pauvreté dans un contexte social donné : il contribue activement à la formation et à la circulation d'un discours public sur la pauvreté, d'un répertoire de *topoi* donnant lieu à des croyances communes sur le sujet, partagées autant par les riches que par les pauvres. S'y combinent parfois des idées contradictoires – par exemple, les uns voient dans la pauvreté une école du mal tandis que d'autres, comme Lysias dans *Sur l'invalidé* et Aristophane dans le *Ploutos*, en font une école de modération et de responsabilité – idées que l'étude des genres littéraires permet de saisir dans la grande variété de leurs nuances, de leurs significations et de leurs enjeux politiques. Deux grandes notions communes traversent ce répertoire et ces croyances, bien qu'elles s'articulent de façon chaque fois neuve dans le discours où elles apparaissent. D'une part, on observe une opposition récurrente entre une « bonne » pauvreté et une « mauvaise », ce que l'auteure nomme une pauvreté « active » et une pauvreté « passive ». D'origine aristocratique, cette distinction entre le *penetes* d'un côté, qui ne renvoie pas à une condition économique homogène mais à la nécessité de travailler pour subvenir à ses besoins, et le *ptochos*, mendiant obligé de quêmander pour survivre et en qui la plupart ne perçoivent qu'un parasite, signale un partage moral fort qui semble avoir perduré jusqu'à aujourd'hui. D'autre part, un trait commun de toutes les formes de pauvreté est l'isolement social de ceux qui la subissent, leur faible capacité d'intégrer les différents échelons qui composent la communauté civique dans son ensemble.

L'ouvrage comprend cinq chapitres. Le premier porte sur la perception et la représentation de la destitution d'Ulysse en mendiant dans l'*Odyssée*, que les personnages de cette épopée conçoivent soit comme le résultat d'une infortune – ce qui attire sur Ulysse une certaine pitié – soit comme la conséquence d'une faute individuelle, comme la paresse – ce qui lui vaut critiques et violences. La figure du mendiant et celle du pauvre en général reçoivent là, et pour longtemps, leurs traits archétypaux. Le deuxième chapitre est consacré à Euripide et, dans une moindre mesure, à Aristophane et ses *Acharniens*. L'auteure y montre que la position d'*outsider* et de paria que les mendiants – souvent des puissants déchus – occupent dans les pièces de ces dramaturges permet à ces derniers soit de formuler un ton plus haut, à propos de la cité, des vérités admises de tous, soit de remettre en question des idées communes en proposant un point de vue neuf sur la société. Le troisième chapitre, plus historique et méthodologique, s'interroge sur la réalité non de la pauvreté mais de son caractère problématique en tant qu'objet de débat dans l'Athènes du IV^e siècle. En effet, que la Guerre du Péloponnèse ait eu un impact sur les conditions de vie des Athéniens est certain, mais cela veut-il dire pour autant que la pauvreté était très répandue ? Selon Lucia Cecchet, les pertes démographiques causées par le conflit n'ont pas été forcément synonymes d'appauvrissement. Et qu'Athènes,

dès lors privée du tribut versé jadis par ses alliés, doit utiliser des revenus domestiques et rationaliser des budgets – ce que propose à sa façon Xénophon dans les *Poroi* – n’implique pas non plus un appauvrissement général. Façon de montrer que le discours public évoquant la pauvreté ne doit pas être pris comme le reflet d’une réalité historique précise mais comme une construction idéologique à laquelle toute la cité contribue et dans laquelle elle se reconnaît. Cette reconnaissance œuvre en partie grâce à un dispositif émotionnel ou affectif dont les discours politiques, étudiés dans le quatrième chapitre, offrent d’excellentes illustrations. Par exemple, pour dénoncer des politiques ou des généraux incompetents qui ont abusé des biens publics, Lysias et Démosthène recourent au schéma de « l’ascension de la pauvreté à la richesse », avec comme pendant l’appauvrissement du *demos*, dans le contexte de la Guerre de Corinthe et de la Guerre Sociale qui eurent lieu respectivement au début et au milieu du IV^e siècle. Cette évocation de l’appauvrissement, le chapitre antérieur l’a montré, ne traduit sans doute pas une réalité historique, mais se nourrit du sentiment de frustration partagé par une grande partie des Athéniens lors de ces conflits. Le cinquième chapitre exploite les plaidoiries ou les accusations dans les procès privés, pour montrer que les orateurs mobilisent un large registre émotionnel lié à la pauvreté, de la pitié à la colère en passant par l’indignation, en usant aussi parfois de gestes ou d’accessoires liés à l’image archétypale de la pauvreté forgée dès Homère. Dans sa conclusion, particulièrement pertinente, Lucia Cecchet se demande pourquoi un tel discours sur la pauvreté s’est développé à Athènes. Aux raisons contextuelles – la guerre du Péloponnèse a mis sous les yeux des citoyens des captifs destitués, ce qui a dû susciter des débats – s’ajoutent des raisons structurelles : les leaders politiques de l’époque n’étant plus issus des seules couches aristocratiques, ils n’hésitent pas à débattre avec le *demos*, faisant ainsi de la pauvreté un objet de discussion publique. Enfin, des motifs historiques plus profonds ont sans doute joué : avec Solon, l’Assemblée et les tribunaux furent ouverts aux plus pauvres. Toutes ces raisons, conclut l’auteure, aboutissent à faire de la pauvreté active une condition légitime du citoyen. Les *penetai* ne sont donc pas seulement intégrés en pratique dans la cité démocratique, ils le sont aussi dans l’image qu’elle se donne d’elle-même.

On pourrait regretter que Lucia Cecchet ne fasse pas référence aux philosophes de l’époque qu’elle étudie, car ces thèmes sont très présents chez eux – notamment Platon (qui fait toutefois de timides apparitions), Aristote et, en un sens, Xénophon. Leurs réflexions, livrées dans des cours prononcés dans leurs écoles ou lisibles dans leurs écrits, relèvent elles aussi du discours public et contribuent à le façonner, d’une façon sans doute différente des poètes et des orateurs. Mais cette remarque n’entame en rien la valeur de l’ouvrage, la pertinence de ses analyses textuelles de détail, et l’image complexe qu’il renvoie de l’Athènes de cette époque.

Étienne Helmer

Université de Porto Rico (États-Unis), Département de philosophie

Christopher I. BECKWITH, *The Greek Buddha : Pyrrho’s Encounter with Early Buddhism in Central Asia*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2015, XXI-275 p., ISBN : 978-0-691-16644-5.

Si c’est avec le bouddhisme que l’Inde entre véritablement dans l’histoire, tant dans l’histoire de la philosophie que dans celle des événements et lieux mémorables, pour la première fois gravée sur la pierre et le rocher – une donnée à la fois remarquable et problématique –, la perception d’une Inde compacte et quelque peu isolée dans l’ensemble du monde a longtemps encouragé une vision incomplète de la civilisation indienne et de son passé. On constate que les grands changements s’accompagnent de